

JÉRÔME ORSONI

Pedro Mayr

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

*à Nelly
et pour la première fois
à Daphné*

J'ai voulu changer d'identité.

MARCEL DUCHAMP

EN COMPAGNIE
DE PEDRO MAYR

1.

C'est vrai que j'avais rendez-vous avec Pedro Mayr. Mais je n'avais pas envie de sortir de chez moi. Il serait inexact, voire injuste, de dire que je n'avais pas envie de voir Pedro. Je préférais simplement rester chez moi, quitte à ne rien faire, ou du moins à ne rien faire de précis, ou qui soit digne de figurer dans le récit d'une journée. Je savais bien que Pedro allait m'attendre, qu'il allait s'impatienter, ensuite. Et comme il pleuvait, ce mercredi de novembre, l'attente allait être encore plus pénible pour lui, sous la pluie, lui qui n'aime pas ça, pas plus que moi, qu'il allait essayer de me joindre, et que je ne pourrais donc pas rester complètement seul chez moi, comme j'en avais l'intention, qu'il allait me déranger – ce qui, en un sens, était

bien normal puisque c'était moi qui l'avais dérangé, pour commencer, en lui donnant ce rendez-vous auquel je n'avais plus nulle intention de me rendre –, et que nous finirions par ne plus nous entendre du tout, lui me demandant pourquoi je ne venais pas et moi lui répondant que je préférais rester seul chez moi.

Ce n'était pas parce qu'il pleuvait que je ne voulais pas sortir. La raison était ailleurs, et je ne la percevais pas encore clairement. Comme je n'avais pas envie d'être dérangé, j'ai fini par couper mon téléphone. J'allais rester seul, en pensant à Pedro Mayr, qui m'attendrait sous la pluie, qui chercherait à me joindre, n'y parviendrait pas, et m'en tiendrait sans doute rigueur pendant ce long espace de temps qui le séparerait de notre prochain rendez-vous. J'allais rester seul, surtout. C'était mon unique intention.

Je ne sais pas pourquoi on décide de ne pas sortir de chez soi. Peut-être, en l'occurrence, était-ce la faute de Xavier de Maistre dont j'avais lu la veille le *Voyage autour de ma chambre*, peut-être qu'en un sens, je souhaitais imiter ce geste. À vrai dire, non. Je n'ai ni chien, ni domestique italien, ni maîtresse à particule, et il est un peu tard

désormais pour jouer les contre-révolutionnaires. De plus, décrire son intérieur – que ce soit sa chambre, ou son âme proprement dite –, cela ne m'intéressait guère. Je sais que, d'un certain point de vue, ne pas sortir de chez soi et rester seul, c'est un programme décevant, mais c'est le seul programme que je pouvais envisager ce matin, en me levant, alors que le rendez-vous avec Pedro était pris de longue date.

Je ne voulais pas sortir, simplement pour rester ici, seul, pas avec moi-même, mais vraiment seul, une journée, au moins une journée, c'est si rare ; c'est si rare que ça n'arrive jamais, sauf aujourd'hui. Et ne pas m'interdire de sortir, non, mais seulement suivre jusqu'au bout une idée simple et sans doute incongrue : aujourd'hui, peu importe ce que j'ai à faire, je ne sortirai pas de chez moi. Demain, on verra. Pedro Mayr m'attendra, mais je ne bougerai pas d'un pouce.

2.

Pedro Mayr est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages qui n'ont pas encore été traduits en français : des romans, des essais, des recueils

de courts textes, et un poème, tous textes qui mettent en question un certain nombre de présupposés et d'attitudes proprement littéraires, plus ou moins diffus dans la production et la critique actuelles, qui ne le satisfont manifestement pas.

Je mentionnerai tout d'abord *Un essai sur le gouvernement civil*. Il s'agit d'un roman policier dans lequel le narrateur, John Locke, enquête sur un crime macabre qui a eu lieu à Los Angeles. L'enquête le conduit au cœur d'une secte anarchiste. Cette secte, dépourvue de but, est une image de la forme du mal contemporain, dont on perçoit la présence partout, bien que celle-ci soit privée de toute intention. John Locke, à la faveur d'un renversement dont Pedro Mayr a le secret, prendra finalement la tête de la secte, l'investissant d'une mission nouvelle et radicale. Ce roman, le premier que Mayr a publié en 2001, souffre cependant d'un défaut que je ne peux pas passer sous silence. Même si Mayr s'en amuse, il est miné par un esprit typiquement postmoderne, qui consiste à recycler les formes canoniques de la littérature pour servir un propos qui lui est toutefois étranger, et qui les problématise. On voit bien que Pedro

Mayr souhaite en finir avec la littérature postmoderne, toutes ses ironies littéraires et ses mises en abyme, mais il en est encore, et largement, le prisonnier.

C'est sans doute la raison pour laquelle il a publié six ans plus tard des *Autarcies romantiques*, un essai, plutôt bref, mais d'une rare densité, sur la littérature. Dans ce livre, Pedro Mayr entreprend quelque chose comme une déconstruction de la déconstruction à laquelle la littérature a été soumise ces dernières années et qui semble, du moins en grande partie, être désormais le seul horizon avant-gardiste de la littérature. C'est aussi une tentative pour s'émanciper des prestiges de la littérature, prestiges qui l'accablent en la sacralisant de façon exagérée. Et, sans la banaliser, tâcher de rendre la littérature à l'ordinaire dont elle est issue et dont elle ne parvient à s'échapper qu'au prix d'illusions qui en ruinent l'entreprise même. C'est un livre profond et précieux dont, selon moi, on n'a pas fini d'entendre parler.

Si j'étais seul, grand poème articulé en dix-sept parties, est pour l'instant son unique publication poétique. C'est un long souvenir de son enfance, ainsi qu'une réflexion sur la place que nous pouvons bien occuper

dans ce monde où, s'il n'est pas tout à fait exact de dire que nous nous y sentons plus étrangers que nos ancêtres, nous ne trouvons cependant plus de repères clairs, un monde où il n'y a plus de donné auquel nous pourrions nous opposer, plus une tradition univoque et lisible contre laquelle nous pourrions aspirer à devenir originaux. Si l'on voulait résumer, un peu grossièrement, le propos de *Si j'étais seul*, ce serait celui-ci : nous sommes peut-être devenus libres, mais cette liberté nous met aussi en grand danger.

Enfin, si je ne veux pas évoquer tous les ouvrages de Mayr, je ne peux tout de même pas oublier de mentionner ses *Remarques sur la marche à suivre*, texte d'un genre proprement inédit, qui semble emprunter à toutes les formes littéraires sans jamais se rapporter explicitement et exclusivement à l'une d'entre elles. C'est en quelque sorte, comme son titre le suggère, une méthodologie en action ; moins une œuvre programmatique, cependant, qu'une méthode d'élaboration de nos idées et de nos histoires, une manière d'engendrer en les parcourant des formulations, des narrations, des théories que les formes précédentes ne

pouvaient pas nous autoriser parce qu'elles se pensaient toujours par rapport à leurs limites, pour ne pas dire par rapport à leur propre limitation. C'est une forme nouvelle, disais-je, qui appelle nécessairement quelque développement à la hauteur de l'ambition qui la gouverne.

3.

Je ne voulais pas sortir. C'est ce que l'on a vu. Or, comme Pedro Mayr est mon ami, je ne voulais cependant pas passer la journée en me privant de sa compagnie. Je ne pouvais pas non plus l'inviter chez moi puisque, c'est somme toute logique, il m'aurait dérangé dans ma solitude. Aussi décidai-je de passer la journée en la compagnie de ses livres. Il serait ici, ainsi, avec moi, mais sans déranger ma solitude. Je pourrais le considérer, lui poser des questions, même, auxquelles il ne pourrait peut-être pas répondre immédiatement, mais qui n'en seraient pas moins une conversation que nous aurions lui et moi, chacun de notre côté, lui dans ses livres, et moi chez moi, chacun seul, mais chacun avec l'autre.

Je fis donc une excursion dans ma bibliothèque, toujours en désordre, du fond de laquelle j'excauai ses livres, les onze qu'il a publiés en quelque treize ans. Je les empilai les uns sur les autres, dans l'ordre de leur parution, et il me semble que je passai ainsi un bon quart d'heure à les observer sans rien faire, c'est-à-dire : sans rien faire d'autre que les observer, ce qui n'est pas tout à fait une manière de lire, du moins n'est-elle pas aussi évidente que celle qui consiste à parcourir effectivement certains ensembles de signes répartis sur une surface particulière ou une autre.

Moi, je n'écris pas – ce qui ne m'empêche pas de raconter des histoires (c'est une différence paradoxale, mais laissons là ce problème sur lequel je reviendrai peut-être un autre jour) –, je n'en ai jamais eu envie ou, du moins, c'est ce que j'ai toujours prétendu. Je m'en suis souvenu alors que je considérais la pile que formaient ses livres dans l'ordre chronologique. Comme j'ai rencontré Pedro alors que nous étions encore jeunes, j'ai su très tôt que je n'écrirais jamais. Nous aimions tous les deux les lettres, certes, peut-être même les aimais-je plus que lui, mais il possédait quelque

chose que je n'avais pas, une capacité à faire des phrases ; pas à formuler des idées, j'y insiste, à faire des phrases.

Il m'a semblé très vite qu'il n'était en quelque sorte qu'une écriture. Pas une machine à écrire, non, mais je ne vois pas d'autre façon de le dire : tout ce qu'il entreprenait était littéralement destiné à l'écriture. Même sa façon de dire à une fille qu'elle était belle, si elle ne se distinguait pas essentiellement de ma façon à moi de dire à une fille qu'elle était belle (d'autant que, même s'il ne l'admettra sans doute jamais, j'ai toujours eu plus de succès avec les filles que lui), cette façon possédait quelque chose de plus, quelque chose qui parfois semblait impalpable alors qu'à d'autres moments, elle était parfaitement concrète. Ainsi les filles en question se trouvaient-elles quelquefois enveloppées dans un nuage qui n'était pas elles, mais qui les rendait vraiment belles, et d'autres fois, elles paraissaient s'incarner singulièrement dans une beauté qui était effectivement la leur, mais que personne auparavant n'avait réussi à décrire comme il le faisait, avec une exactitude si singulière. Il n'employait pas des mots extraordinaires, non,

il les mettait dans le bon ordre, c'est tout, un ordre qui devenait alors naturel. C'était tellement simple qu'on ne pouvait pas le dire autrement ; il fallait simplement trouver comment le dire ainsi. Et Pedro savait. C'est pour cette raison que je n'ai jamais écrit, à cause des filles sans doute, ou de mon désir de me marier, et peut-être aussi pour ne pas rester dans l'ombre de Pedro.

4.

Dans la pile des livres de Pedro que j'avais formée, il y a un volume que j'aime beaucoup, *Autarcies romantiques*. Dans ce livre, dont j'ai déjà dit quelques mots, presque au hasard des pages, j'ai isolé les phrases suivantes, que je trouve parfaitement tournées, mais qui me laissent aussi vraiment insatisfait. Je vais essayer de les traduire :

Dans nos tentatives pour mettre en forme notre expérience, ou plus exactement : pour écrire l'expérience que nous sommes, que nous sommes en train de devenir, nous avons cherché pendant